

prison avaient encore un parterre sur lequel ils comptaient un peu pour éloigner le bourreau à coup de sifflets ; le peuple ne devait-il pas encore les aimer, les admirer, les applaudir de loin ? La Comédie-Française, devenue suspecte, se persuadait que la république n'oserait pas tuer des comédiens, de peur d'enlever à la foule ses illusions les plus innocentes, les plus vives et les plus douces.

Cette opinion, ce sentiment, cet espoir, cet orgueil, sont exprimés avec beaucoup de bonheur dans quelques pages des *Mémoires de Fleury*.

Les comédiens se prirent donc à vivre, comme s'ils ne devaient point mourir sur l'échafaud du lendemain. Ils commencèrent par faire de la menuiserie, de la tapisserie, de la mécanique, pour essayer quelques apparences d'ornement sur la misérable réalité des murs d'une prison ; Agamemnon, lui-même, s'il faut en croire Fleury, daignait nettoyer avec une maladroite majesté les étables d'Augias qui empoisonnaient les Madelonnettes.

Le matin, chaque artiste du Théâtre-Français devait son temps et sa peine à l'intérêt général : ils donnaient l'exemple à tous les suspects, et les prisonniers les plus illustres n'étaient plus que des domestiques. Souvent, l'amiral Destaing préparait le déjeuner, de Crosne mettait la table, la Tour du Pin faisait bouillir le café, des ministres poutraient les perruques, des conseillers au parlement empilaient des bâches, le général Lanoue échangeait son épée contre un couteau de cuisine, et le sceptre de Saint-Priest, le sceptre du *roi des rois*, ressemblait à un humble balai.

A midi, tous les amis de la mort, comme ils s'appelaient en riant, se rendaient de mutuelles visites ; on jouait, on avait de l'esprit, on prenait le café, on médissait, on parlait de tout, d'amour, de poésie, de gloire, de théâtre, d'administration et même de politique.

Dans ces réunions suprêmes, où se jouait du matin au soir la comédie de la vie et de la mort, M. de Crosne se distinguait par un ton, un sangfroid, une élégance, une dignité, une noblesse, qui avaient quelque chose d'admirable et d'effrayant. Il semblait ne rien voir des tristesses et des misères de la proscription ; il vivait encore, par la pensée, en 1789, avant la prise de la Bastille ; il n'oubliait jamais, pour recevoir ou pour rendre des visites, de se vêtir, de se parer, de se poudrer, absolument comme s'il avait eu à se rendre à l'audience du roi.

Tandis que ces pauvres prisonniers se préparaient à bien mourir, — la grande affaire de ce temps-là, — deux citoyens libres résolurent en même temps, sans se connaître, sans se concerter, de sauver les suspects des Madelonnettes, l'un par dévouement pour les comédiens du Théâtre-Français, l'autre par dévouement pour M. de Crosne.

L'un de ces deux généreux citoyens était un ancien acteur, un *niais*, un *jocrisse*, du petit théâtre Mareux : il se nommait Labussière ; l'autre était... une actrice de la Comédie-Française : elle se nommait Mlle Lange ; l'acteur et l'actrice avaient imaginé, chacun de son côté, de s'attaquer secrètement à Collot-d'Herbois et à Fouquier-Tinville, avec une audace, une adresse et une abnégation admirables.

Mlle Lange avait besoin, pour mieux se dévouer, de ne plus ressembler à une femme ; elle se travestit de son mieux ; elle se gâta, elle se calomnia, elle trouva le difficile moyen de se refaire à l'image d'un homme, — et la voilà qui marche, court, s'agite, se démène, pour obtenir un petit emploi dans le bureau des *pièces accusatrices* ; ce bureau était l'entrepôt général de tous les dossiers, de toutes les notes individuelles, de toutes les dénonciations, de tous les mandats d'arrêt qui devaient servir de matériaux, de preuves, de prétextes aux requisitoires de l'accusateur public.

Un beau matin, les employés du bureau des *pièces accusatrices* virent arriver un nouveau camarade, un nouveau collègue, qui ne laissait rien voir de la grâce et de la beauté de Mlle Lange. Il se faisait appeler Jacques ; mais il paraissait

si jeune et il était si petit, que les employés le surnommèrent tout de suite Jacquot.

Le lendemain, pas plus tard, sur l'ordre des représentants Couthon et Collot, on installa dans le bureau des détenus un nouveau commis, un nouveau patriote, et Jacquot vit s'asseoir tout près de lui, à son grand regret, un homme qui se donnait bien du mal pour paraître terrible, un honnête homme que vous connaissez déjà, — l'acteur Labussière.

Dès ce moment, Labussière et Jacquot se partagèrent, à l'insu l'un de l'autre, les honneurs et les périls d'un dévouement sublime : c'était à qui, de ces deux conspirateurs dévoués, déroberait le plus de dossiers et sauverait le plus de têtes ; c'était à qui trouverait le meilleur moyen de tromper la vigilance des employés et des surveillants, de fouiller secrètement dans les tiroirs, de trier les pièces, d'effacer les notes, d'enlever les dénonciations, en un mot d'abréger la tâche du tribunal révolutionnaire.

Les dossiers disparurent si vite et les accusations marchèrent si lentement, que Fouquier-Tinville se plaignit officiellement des *royalistes et des aristocrates qui composaient le bureau des détenus*. Au moment où l'accusateur public exprimait ses plaintes dans une mercuriale assez violente, le bureau des pièces accusatrices avait déjà perdu huit cents dossiers.

IV.

Par malheur, Labussière et Jacquot se contraignaient et se nuisaient dans leurs secrètes recherches ; chose bien triste, ils se méfiaient l'un de l'autre ; ils s'étonnaient de ce zèle étrange qui les clouait à leurs pupitres à des heures où les employés n'étaient pas encore ou n'étaient déjà plus dans le bureau. Cette méfiance, naturelle, légitime, inévitable, coûtait sans doute la vie à bien des suspects, à bien des innocents.

Plus d'une fois Jacquot fut tenté de demander à Labussière :

« Pourquoi viens-tu à la *correspondance* presque avant le jour ? »

« Pourquoi ne cesses-tu de travailler qu'à la nuit ? »

« Est-ce que tu ne dors pas ? est-ce que tu ne manges pas ? »

« Qu'est-ce donc que tu enfermes à clef dans ton tiroir, en ayant l'air de prendre garde à l'œil de ton voisin ? »

« Que signifient ces petites *boulettes* de papier que tu glisses dans tes poches ? »

Labussière aurait pu faire à son camarade les questions que Jacquot était bien des fois tenté de lui adresser.

Un matin, un dimanche, deux hommes étaient assis sur le bord de l'eau, tout près de l'établissement des bains Vigier ; chacun d'eux, qui se croyait bien seul, bien invisible, retirait de sa poche des pelotes de papier qu'il trempait négligemment dans l'eau, pour les subdiviser, pour les réduire, et qu'il livrait ensuite en morceaux, en bribes, en miettes, en pâte, au courant de la rivière : c'étaient là les noyades du dévouement.

A la fin, pourtant, Jacquot, qui était masqué par un cordage de linge étalé au soleil, aperçut son camarade, son suspect du bureau de la correspondance. Il commença par se troubler... il trembla... il eut peur ! mais il se ravisa presque aussitôt ; une idée, un soupçon, un pressentiment, un secret espoir lui rendit tout son courage ; il s'élança vers Labussière, qui, à son tour, se prit à pâlir et à trembler...

— Citoyen ! s'écria Jacquot d'une voix émue, je ne sais plus si je veille ou si je dors !... Enfin, il me semble que je viens de faire un beau rêve... Tu es un honnête homme !

— Et un bon patriote, balbutia le pauvre Labussière, qui tremblait encore.

Il y eut un moment de silence.

— Citoyen, reprit Jacquot, il n'y a peut-être que nous deux en France qui ayons le courage de nos opinions... Qu'en dis-tu ?